

## De la demande au désir, l'enjeu d'une cure analytique

Je voudrais pour commencer remercier Marisa Fiumano d'avoir accepté mon projet de vous parler de cette question fondamentale, celle de l'enjeu d'une cure analytique, cette conversion de la demande au désir, parce qu'une analyse c'est cela, permettre qu'à l'issue d'un parcours plus ou moins long, un sujet puisse désirer en tant qu'homme ou en tant que femme. Affirmer que la finalité d'une cure de dix, quinze ans c'est de permettre à un sujet de sortir de l'égarement et d'assumer son désir, voilà qui peut aujourd'hui sembler anachronique dans un monde où le désir appartient au discours de la volonté, celui d'un sujet transparent à lui-même. En France, la psychanalyste très médiatique Françoise Dolto en affirmant sans relâche qu'il fallait écouter le « désir des enfants », a soutenu l'idée que non seulement le désir est positivable, mais surtout qu'il est un « sésame ouvre toi » devant lequel il faut s'incliner. On peut tout de même penser que si son discours a eu une telle audience, c'est moins par son côté révolutionnaire que parce qu'il s'est inscrit dans la dynamique de sacralisation de l'enfant autonome, nouvel avatar de l'individualisme contemporain.

La psychanalyse ne revendique pas l'exclusivité du mot, il ne s'agit pas d'affirmer qu'elle seule détient les clefs du désir, elle ne nie pas qu'il puisse exister des désirs conscients, en général ce sont des désirs valorisés socialement. Mais lorsqu'on parle du désir en psychanalyse il s'agit du désir inconscient, s'imposant fortuitement au sujet, qui peut l'assumer ou non. Le désir entre donc dans la catégorie des passions, il ne procède pas d'un choix raisonné, d'un calcul optimal, il avance masqué, entre deux chaînes signifiantes, on ne peut jamais dire « tiens, c'est cela », ce n'est donc ni un vœu, ni un souhait, d'ailleurs, le séminaire de Lacan *Le désir et son interprétation* témoigne que le désir ne relève pas d'une définition mais d'un mouvement. Enfin, l'objet du désir ne se trouve pas dans les rayons d'un supermarché, il n'existe pas dans la réalité du monde, il n'est pas objectivable, c'est pour cela que Lacan emploiera le terme de « cause du désir ». Les animaux n'ont pas de désir, ils ont l'instinct, un savoir sur un objet, lié à la perception. « L'homme de la nature – nous dit Jean-Paul Hiltenbrand – avant l'*homo faber*, c'est une brute bestiale et sans désir : il rencontre une femelle et pris par l'instinct qui le porte, il lui fait un enfant pour s'en séparer aussitôt<sup>1</sup> ». Ce que l'analyste entend lorsque le social parle du désir, c'est du besoin ; le besoin, c'est ce qui peut se mesurer, se calculer, se quantifier, relevant de la physiologie du corps ; le désir, tel que la psychanalyse le conçoit, n'est pas mesurable, il est sauvage, indomptable, c'est un furet nous dit Lacan. Le besoin, c'est ce qui nous permet de jouir de la vie, mais pour jouir de la vie, il n'est pas nécessaire d'être psychiquement vivant.

A l'origine, ce n'est pas le désir qui animait Freud mais le symptôme. A partir de 1897 il abandonne la lecture du symptôme comme symbole d'un événement réel, traumatique, dont le souvenir aurait été enfoui, pour privilégier la théorie du fantasme mettant en jeu un désir refoulé, refoulé parce que sexuel. C'est à partir de la signification du symptôme dans la névrose que la psychanalyse est parvenue à situer le désir comme essentiel.

La caractéristique du discours psychanalytique c'est de privilégier le désir, pas les normes ou les idéaux. J'ajoute ce point capital, c'est que si la psychanalyse vise la reconnaissance de son désir par le sujet c'est parce que c'est le désir qui fait le sujet, pas l'inverse.

Depuis Freud les temps ont bien changé, la morale et la religion ont été balayées ; notre monde est moins contraignant, l'émancipation est une valeur de notre XXI<sup>e</sup> siècle ; pourtant, la névrose est toujours d'actualité, les patients d'aujourd'hui rencontrent eux aussi des difficultés, des embarras, des inhibitions face à leur désir et cela doit nous conduire à penser que ce n'est pas l'interdit social qui produit la névrose mais le rapport du sujet lui-même à son désir.

Alors, qu'est ce qui rend ce rapport au désir aussi complexe ? Qu'est ce qui fait qu'un individu va, durant toute sa vie se cogner dans des difficultés sans fin, en privilégiant le déplaisir, le symptôme, l'échec, la demande plutôt que le désir ? Eh bien, c'est dans le langage que l'on va trouver la réponse, car si Lacan a inventé le néologisme de *parlêtre* c'est vraiment pour faire entendre que nous sommes tissés par la langue, nous l'habitons, il ne s'agit pas d'un outil au service de la communication mais de ce qui nous constitue.

---

<sup>1</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Commentaire à partir du séminaire* Le Sinthome, séance du 30/1/86, inédit.

Partons des origines, l'enfant naît prématuré, c'est à dire que son existence est totalement dépendante de l'autre maternel, il doit satisfaire ses besoins pour sa survie mais pour cela c'est à l'autre qu'il s'adresse, l'autre va interpréter cette demande, à la fois à partir de son expérience mais aussi – et c'est important – à partir de ses idéaux, de son caprice, mais aussi de son inconscient. L'enfant sait lire avant d'aller à l'école, lire les signifiants qui animent cet Autre, privilégiés par cet Autre ; sa façon de se positionner, de s'identifier ou de s'opposer va avoir des conséquences dans son destin du sujet.

Il est faux de croire que cette dépendance primordiale implique une passivité, l'enfant va très vite tenter d'adapter le monde à ses besoins parce que ce qui va l'animer c'est l'expérience de la satisfaction, que Freud appelle le principe de plaisir, satisfaction dans le champ pulsionnel éveillé par la mère dans le corps de l'enfant.

Pour demander, l'enfant va progressivement devoir entrer dans le défilé de la parole, c'est-à-dire les signifiants de la langue maternelle puisque lui n'en n'a pas. La demande de l'enfant à laquelle la mère va répondre ou ne pas répondre va produire deux choses, tout d'abord elle va lui conférer une toute puissance, c'est un Autre réel, primordial ; et d'autre part elle va confronter l'enfant à une perte. Il y a perte car la particularité du langage, c'est qu'un signifiant ne permet pas la saisie de l'objet, il ne fait que renvoyer à un autre signifiant et cela à l'infini, dans l'algèbre lacanienne c'est le signifiant du manque dans l'Autre  $S(\mathcal{A})$ , quelque chose rate toujours, la jouissance pleine et entière de la Chose est impossible et cela ne dépend pas des talents de la mère mais de la structure du langage. Ceci vous permet d'entendre que la fusion entre deux parlêtres n'a jamais existé : c'est un fantasme de névrosé.

Par définition les mères se sentent souvent coupables, elles ont souvent le sentiment qu'elles auraient pu mieux faire ; il y a bien sûr dans cette dramatisation quelque chose qui a à voir avec le statut de l'enfant pour la mère, mais il y a aussi ce fait que ce ratage de la réponse à la demande est perçu par elle comme un défaut qu'elle s'attribue, « défaut de n'avoir pu satisfaire à l'impossible<sup>2</sup> ».

Au delà de ce qui est demandé, la demande porte sur quelque chose qui ne peut se dire dans le langage, Lacan l'a désigné comme étant une lettre, c'est à dire un Réel, hors du champs du Symbolique donc, lettre indéterminée que Jean-Paul Hiltenbrand appelle « le x vide de la demande » et que Freud définissait comme « le refoulement originaire ».



La demande suppose que l'Autre détient la lettre qui fait fondamentalement défaut  $S(A)$ , mais comme l'autre ne peut jamais ni l'entendre ni y répondre correctement  $S(\mathcal{A})$ , le sujet pris dans la demande est aussi pris dans les chicanes du vide de l'insatisfaction, dans l'entonnoir d'une demande sans fin, c'est à dire dans la répétition : même sur les genoux de sa mère il demande encore, pose des questions impossibles, il réclame un jouet pour le casser aussitôt, bref, il demande la lune. « Le signifiant qui fait défaut au niveau de l'Autre, et qui donne sa valeur la plus radicale à ce  $S(\mathcal{A})$ , c'est ceci le grand secret de la psychanalyse<sup>3</sup> ».

Au delà de toute demande, ce que vise le sujet c'est donc la lettre manquante et plus il vise cela, plus l'Autre acquiert une toute puissance parce que cette lettre qui manque le sujet suppose que l'Autre la détient, détient la clef de ce qui me manque, la clef de la jouissance perdue, la clef d'une complétude de mon être, de mon manque-à-être. Une corrélation s'établit donc entre la lettre manquante et l'être, c'est ce qu'on peut bien repérer chez l'enfant (et parfois l'adulte) dont les demandes sont dramatisées comme si leur existence même en dépendait.

La formule de la demande telle que vous la trouvez dans le graphe du désir,  $\$ \diamond D$ , c'est aussi la formule de la pulsion parce que dès son origine, la demande est demande de satisfaction orificielle, mais il y a un point capital qui concerne la structure même de la pulsion, c'est qu'elle rate toujours son but : le boulimique n'est jamais rassasié, sa jouissance n'est jamais comblée et cela l'amène à toujours redemander, malgré tous les

<sup>2</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *la fonction symbolique en psychanalyse*, conférences à Chambéry, ALIRA, P. 35

<sup>3</sup> Jacques Lacan, Séminaire *Le désir et son interprétation*, séance du 8/4/59

efforts quelque chose échoue, c'est ce que Jean-Paul Hiltenbrand appelle « le marasme pulsionnel<sup>4</sup> », dans le graphe du désir, la formule  $S \diamond D$  implique une castration du fait de ce ratage propre à la demande.

La lecture freudienne des stades du développement de la libido (oral, anal, etc.) est une lecture développementale, qui néglige que la pulsion de l'enfant est au prise avec le désir et la demande de l'Autre, la jouissance pulsionnelle n'est pas qu'une jouissance pour soi, c'est une jouissance qui a aussi affaire avec l'Autre, articulée dans une grammaire spécifique.

Ce trou dans la demande, c'est le point de départ du Symbolique, parce que le Symbolique c'est ce qui est perdu, l'articulation symbolique n'est possible qu'à partir d'un manque, c'est ce qu'illustre bien le jeu du pousse-pousse ou il s'agit de remettre des cases dans le bon ordre en les faisant circuler, pour cela, il faut bien qu'une case soit vide.

L'écart entre la demande et la réponse fait énigme pour l'enfant, cet Autre qui répond ou qui ne répond pas, qui répond d'une certaine façon à un moment et d'une autre à un autre moment, qui répond à coté, qui est occupé ailleurs, cet Autre, qu'est ce qui l'anime ? « Cette mère qui va, qui vient, parce que je suis un petit être déjà pris dans le Symbolique, c'est parce que j'ai appris à symboliser qu'on peut dire qu'elle va, qu'elle vient. Je la sens ou je ne la sens pas, [...] qu'est ce qu'elle veut celle-là, je voudrai bien que ce soi moi qu'elle veuille, mais il est bien clair que ce n'est pas moi qu'elle veut, il y a autre chose qui la travaille<sup>5</sup> ».

Le roman de Sándor Márai, *La conversation de Bolzano*, illustre bien cette question de l'énigme du désir de l'Autre, il s'agit d'un épisode de la vie de Casanova quelques jours après son évvasion de la prison des plombs à Venise. Réfugié dans un hôtel, il rédige une lettre à son protecteur M. de Bragadin, lui demandant de lui donner beaucoup d'argent. C'est l'occasion pour Casanova d'évoquer la relation entre son protecteur et lui même, un homme qui accepte tous les excès de Casanova sans jamais le condamner, cela trouble beaucoup l'aventurier : « Durant un certain temps, il soupçonna le noble praticien d'avoir pour lui une affection contre nature qu'il ne s'avouait peut être pas lui même [...] il ne pouvait croire qu'on pût aimer quelqu'un sans calcul, sans désir charnel<sup>6</sup> ».

Ce  $x$  du désir de la mère l'enfant va lui donner une valeur phallique, ce qui lui manque, non pas parce qu'elle est femme mais parce qu'un  $x$  l'appelle ailleurs. Si le phallus est ce qui manque à la mère, l'enfant veut être le phallus imaginaire de la mère, tentative de réponse à ce  $x$  du désir de la mère. Pour l'enfant, sa fonction de chevalier servant, produit une parfaite aliénation à la demande de l'Autre (réelle ou pas d'ailleurs), autrement dit, ce n'est pas par le biais du phallus maternel qu'un garçon peut devenir un homme. Vous pouvez lire dans l'autobiographie de J-P Sartre *Les mots* ou de Romain Gary *Les promesses de l'aube* une parfaite illustration de l'enfant pris dans cette aliénation.

A ce stade là nous ne sommes pas dans la névrose, je le précise.

A cette carence d'un signifiant qui dirait le tout, face à ce trou, face à cet écart entre la demande et sa réponse, l'enfant va faire émerger la question primitive du désir de l'Autre, du « *che vuoi* », cet Autre, qu'est ce qu'il veut ? Que suis-je dans son désir ? Mais aussi quel est mon désir ? Et vous remarquez que la question du désir, là où elle apparaît la première fois pour le sujet, c'est d'abord du coté de l'Autre qu'elle se situe. A cette énigme le fantasme y répond, le fantasme, c'est la réponse au fait « qu'il ne trouve rien dans l'Autre qui le garantisse, qui l'authentifie, qui lui permette de se situer et de se nommer au niveau du discours de l'Autre<sup>7</sup> ». Le fantasme, c'est à partir des signifiants du désir de l'Autre qu'il va le constituer. L'objet petit  $a$ , c'est la pièce maîtresse du fantasme, conversion du  $S(A)$ , du signifiant qui manque, en un objet privilégiant une pulsion.

$S(A)$  a cette particularité d'être engloutissant, il l'est d'autant plus que l'enfant baigne dans la demande, Jean-Paul Hiltenbrand décrit cela de la façon suivante : « c'est parce que le sujet aura choisi l'objet oral comme étant son assise dans l'Autre que le message qui lui revient de ce lieu de l'Autre est une bouche béante qui le

<sup>4</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *Encore, qu'en est-il aujourd'hui ?*, séance du 20/12/2006, édition ALI Rhône Alpes

<sup>5</sup> Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient*, séance du 15/1/58

<sup>6</sup> Sándor Márai, *La conversation de Bolzano*, Le livre de poche 2011, p101

<sup>7</sup> Jacques Lacan, séminaire *Le désir et son interprétation*, séance du 20/5/59

menace et l'aspire [...] sa gueule ouverte n'est que la transcription imaginaire du trou dans la structure  $S(\mathcal{A})$ , un Réel impossible à combler [...], un impossible béant qui m'attire<sup>8</sup> ».

Cet infini de la demande qui aliène l'enfant à l'Autre maternel va trouver un point d'arrêt chez le sujet par ce que Lacan appelle la métaphore paternelle, en donnant à ce défaut dans la langue une portée symbolique, en métaphorisant le trou. La métaphore paternelle, c'est ce qui permet à un sujet de se dégager de la demande pour désirer, de convertir le trou en manque de phallus, de phalliciser ce trou, c'est à partir de ce trou devenu manque que je vais pouvoir soutenir un désir, en effet, à la différence du trou, le manque est toujours manque de quelque chose. Pourquoi Lacan a désigné l'objet sous la lettre « *a* » ? Parce que c'est la première lettre de l'alphabet, la première lettre c'est celle qui désigne tout l'alphabet : l'objet *a* c'est l'alpha du désir.

La métaphore du Nom-du-Père permet donc au sujet de sortir de la jouissance pulsionnelle de l'objet *a*, « La fonction du Nom-du-Père c'est de nous protéger, de faire barre, d'installer un bord sur les retours éventuellement possibles de cette vérité parlante de Das Ding<sup>9</sup> ». Mais ce qui découle de l'opération du Nom-du-Père, l'objet *a* phallicisé, eh bien il garde la prévalence qu'il avait avant la métaphore, si la prévalence pulsionnelle était orale, l'objet *a* sera un objet oral. Lorsque Freud parle du « primat du phallus » c'est le primat du phallus sur la pulsion. Ici, nous ne sommes plus dans une lecture du père interdicteur, mais dans celui qui autorise au désir.

Jean-Paul Hiltenbrand résume les enjeux de cette bascule de la façon suivante : « Sous le coup de cette jouissance dictée par une lettre, le petit propriétaire des orifices se trouve devant une alternative : ou bien il donne son assentiment afin de phalliciser cette jouissance et du même coup la lettre, et dans ce cas il va devoir abandonner une grande part de sa jouissance orificielle, ou bien il reste attaché sans phallicisation aux seules jouissances des orifices<sup>10</sup> ».

Cette référence au père de la métaphore, ce n'est pas la référence au père en pantoufle qui regarde la télévision et qui se fait engueuler par sa femme, c'est le père en tant qu'altérité dans cette dyade mère enfant, « susceptible de porter cette figuration de l'ordre symbolique<sup>11</sup> ». Pour que cela opère, il faut un acte de foi de la part de l'enfant « c'est à l'enfant de faire cet acte de foi qui nomme le père, ce n'est pas à la maman, c'est l'enfant, c'est à dire que l'acte de procréation par le père est supposée avoir été accompli par lui<sup>12</sup> ». L'enfant suppose que le père a le phallus, c'est cela qui rend la deuxième étape de l'opération du Nom-du-Père effective.

La métaphore du Nom-du-Père ce n'est pas une demande du phallus symbolique, le phallus ne se demande pas, mais dans un acte de foi envers le père et je pense que vous entendez très bien combien notre social qui fait du père celui qui doit gagner l'amour de ses enfants, le papa cool, combien cette nouvelle morale compromet cette opération : le Nom-du-Père implique la responsabilité de l'enfant. Les nouvelles normes éducatives qui évitent le conflit, l'idéal social d'autonomisation chez l'enfant ne facilitent pas ses affaires.

Vous voyez, la castration est assimilée dans l'œdipe à l'intervention du père, mais ce n'est pas lui qui l'a produit, elle est automatique, inscrite dans la langue elle-même, ce qu'illustre magistralement le roman *Les Demeurés*<sup>13</sup>. Autrement dit, l'œdipe est une construction imaginaire de névrosé à partir de quelque chose qui est un fait de langage. L'œdipe c'est se faire croire que si papa n'avait pas été là (ou si il avait été à la hauteur), la jouissance de la Chose aurait été possible !

La castration symbolique a une conséquence radicale, c'est que si elle permet le désir, ce désir ne sera jamais désir pour quelqu'un mais pour un objet. « Ce qui crée le désir, c'est un objet, un objet inaccessible à l'horizon du désir, le phallus [...] la castration, c'est donc bien que je renonce non seulement à celle avec qui cette

<sup>8</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *La logique du symptôme* séance du 7/1/04, inédit

<sup>9</sup> Gérard Amiel, séminaire *Conséquences du découpage de l'objet cause et implications sur la vie de groupe*, séance du 5/1/2013 inédit

<sup>10</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, *La fonction du littéral et ses implications*, annexe au séminaire *Encore qu'en est-il aujourd'hui ?* » 2006-2007 Ali Rhône Alpes

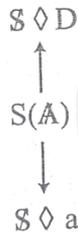
<sup>11</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Encore, qu'en est-il aujourd'hui ?* » deuxième année, séance du 14/5/08 Ali Rhône Alpes

<sup>12</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Les Noms-du-Père : entre régression en la foi et son progrès en la loi*, séance du 9/11/05 Ali Rhône Alpes

<sup>13</sup> Jeanne Benameur, *Les Demeurés*, Folio 2013

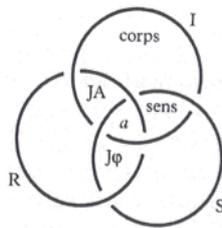
affaire s'est construite, mais surtout que je renonce à jamais posséder cette borne impraticable<sup>14</sup> ».

La castration symbolique, c'est ce qui permet de passer du phallus imaginaire de la mère au phallus symbolique, d'être le phallus à avoir le phallus ; le paradoxe du phallus tient en ceci, c'est que pour l'avoir, il faut consentir à le perdre. Précisons ce point essentiel : « avoir le phallus » selon la formulation lacanienne revient à ceci que le sujet occupant cette position est en mesure... de trancher, tout simplement, c'est à dire faire un choix, se positionner. Trancher au sens d'accepter de perdre, accepter qu'il y ait de l'impossible, de le prendre en compte non pas sur le versant de la faute (donc de l'impuissance), mais comme un fait de structure.



Ce schéma résume l'opération, dans les deux cas on part du signifiant du manque dans l'Autre, le trou dans la langue, et l'on a deux réponses possibles, l'une du côté de la demande, qui vise à récuser ce trou, à tenter indéfiniment de récupérer la lettre manquante, une lettre, je le rappelle qui est un Réel, inaccessible donc. Et de l'autre côté on a le fantasme qui est une autre réponse au signifiant du manque dans l'Autre, sur le versant non plus du trou mais du manque, du manque générateur de désir mais dont l'objet relève en partie du Symbolique.

La poésie permet tout à fait d'illustrer que le désir ne peut manifester sa présence à partir non pas d'un plein, d'un plein de sens mais au contraire à partir d'une absence qui est permise par la métaphore et la métonymie.



Le nœud borroméen que nous avons abordé l'année dernière vient formaliser ce que je viens de vous dire sur l'objet *a* : situé au centre, métonymie du phallus, l'objet cause du désir. Cet objet, même s'il relève du champ du langage, a cette particularité qu'il n'est pas seulement coincé dans le rond du Symbolique mais aussi dans celui du Réel et de l'Imaginaire. La raison en est que l'objet *a*, relève d'un Réel pulsionnel d'une part et d'autre part d'une face imaginaire, sur le versant du corps, du corps narcissique. La propriété symbolique de l'objet *a* articulé sur les signifiants de l'Autre fait que le sujet ne peut pas en changer. Jean-Paul Hiltenbrand appelle cela « les trois racines du désir ». Cela concerne autant l'homme que la femme, la différence tenant au niveau de la dynamique entre ces trois catégories. Tout cela se rassemble sur des années, ce n'est pas quelque chose qui s'impose dès le départ, puisque c'est la vie sexuelle qui finalise la mise en place définitive de l'objet.

L'objet *a* n'est pas un objet de la réalité, jamais. Un étron ce n'est pas un objet *a* et lorsque l'obsessionnel parle de sa merde, ce dont il parle c'est de la demande de l'Autre, du côté de la pulsion donc, pas de l'objet métonymique. L'objet *a* c'est une réponse au trou dans la langue donc un effet du langage, cela veut dire que l'objet *a* d'un sujet vous ne pouvez l'attraper qu'en l'écoutant parler, à travers les défilé du signifiant, à travers par exemple certaines expressions, « il me gave » ne s'inscrit pas dans le même registre pulsionnel que « il me fait chier ». Un homme que je reçois depuis peu commence très souvent ses phrases par « si vous voulez », on entend bien là que c'est sur le versant de la demande de l'Autre qu'il se situe.

<sup>14</sup> Gérard Amiel séminaire du 22/06/12, inédit

Alors évidemment il y a une question qui peut se poser : est-ce que ce parcours, très complexe est le même pour le garçon et pour la fille ? Les deux ont affaire avec ce trou dans la langue mais à la différence du garçon, lorsque la fillette se détache du bloc de jouissance maternel primordial, elle rompt avec le désir incestueux de la mère, elle se décharge du marasme pulsionnel, avec ou sans l'articulation symbolique du père, cela équivaut pour elle à la fonction du Nom-du-Père.

Si l'anatomie n'est pas le destin, elle peut être pour la fillette une façon de spécifier son manque du côté du corps et non pas lié à la langue, autrement dit sur le versant d'une castration imaginaire et non pas symbolique, c'est la lecture hystérique parce qu'elle suppose que s'il n'y avait pas eu ce manque d'organe tout aurait été parfait ! Alors elle se plaint, c'est-à-dire qu'elle demande réparation du dommage, pourtant la castration concerne autant l'homme que la femme au prise avec les lois de la parole.

L'autre différence c'est que la femme n'est pas toute du côté du phallus et donc son rapport au phallus et à sa métonymie n'est pas engagée de la même façon que pour l'homme, elles sont moins « bornées »... par le phallus, moins sur une autoroute, plus sur les chemins de traverse, c'est un avantage mais cela les rend plus sensibles aux identifications dictées par le désir de l'Autre. Lacan disait que les femmes ne comprennent rien à l'objet *a*, c'est une façon de dire que ce n'est pas leur phare, c'est pour cela que le nœud borroméen tel qu'on le présente classiquement avec l'objet *a* au centre est un nœud masculin. Néanmoins, une femme sans objet *a* cela porte un nom, c'est l'errance féminine, (la presque toute *pas-toute*) vous en trouvez l'illustration dans le film de Barbara Loden, Wanda. Certains collègues sont plus nuancés, Gérard Amiel soutient que certaines peuvent y suppléer d'une autre façon : « pour l'une ça va être la peinture, ou l'architecture, l'écriture, la poésie, tout ça ce sont des façons de venir symboliser ce défaut de fantasme ». <sup>15</sup> Une femme toute Autre, sans ombre phallique intéresse rarement le désir d'un homme, parce que le désir d'un homme pour une femme a besoin de la mèche phallique, c'est à dire quelque chose du côté de sa propre dimension.

Freud, faute d'une conceptualisation de l'ordre symbolique, a confondu la femme avec l'hystérique <sup>16</sup>, et il a fallu l'apport de Lacan qui a proposé une écriture spécifique de la position féminine, pas toute du côté du phallus. Pour une femme, être à la bonne place au regard de la fonction phallique, c'est aussi pouvoir s'autoriser de cette place Autre, ce qui dans le social peut être d'une grande difficulté.

Dans le désir sexuel, qui n'est pas l'amour, homme et femme ne sont donc pas engagés sur le même objet, c'est pour cela notamment que Lacan a pu dire « qu'il n'y a pas de rapport sexuel ». L'objet du désir de l'homme on le connaît, c'est l'objet *a*, lorsqu'un homme désire une femme c'est parce qu'elle est en place de signifiant phallique pour lui, elle brille de mille feux. De son côté, la femme pour incarner cet objet cause, doit renoncer à sa subjectivité (et à son propre fantasme), pour se faire l'objet du désir de cet homme, théâtre de l'objet de son fantasme. Le fantasme dans le sexuel n'est pas le fantasme fondamental, mais il est construit à partir de cette matrice du fantasme fondamental, c'est lui qui établit un pont entre le génital et le sexuel, c'est lui qui fait de l'acte sexuel quelque chose d'autre qu'un viol ou une série de pirouettes.

Si une femme s'identifie toute dans le fantasme de son homme, se fait son objet, cela peut l'amener dans de grandes difficultés, parce que si son homme n'est pas en mesure de lui laisser une part d'existence hors de cette identification, une possibilité de s'inventer, s'il la veut toute en place d'objet, toute à lui, elle peut s'y perdre, ou tôt ou tard faire partie des meubles, que son homme ne la voit plus, totalement identifiée à son propre objet. Si la femme est hystérique, elle va refuser d'être à cette place là dans le désir d'un homme, au nom de sa subjectivité, « pour qui me prends-tu ? ».

Dans l'idéologie égalitaire ou nous baignons, il est scandaleux aujourd'hui d'affirmer de telles choses, pourtant, le plus beau cadeau qu'un homme puisse faire à une femme c'est son désir et il ne peut désirer que de cette façon ! J'insiste tout de même sur un point : c'est qu'une rencontre sexuelle entre un homme et une femme ce n'est pas un homme qui affirme sa subjectivité de mâle et qui impose son fantasme, dans la rencontre sexuelle, homme et femme renoncent à leur subjectivité, lui pour occuper la place de l'agent qui impose son fantasme, et elle pour occuper la place de l'objet de ce fantasme. Cette lecture-là peut vous

---

<sup>15</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Aliénation et désir de l'Autre*, séance du 16/3/12

<sup>16</sup> La notion de frustration freudienne relève de l'imaginaire (défaut de l'organe) alors que la castration lacanienne relève du symbolique.

permettre de mieux saisir ce qu'on appelle à tort « le masochisme féminin<sup>17</sup> » ou bien le parcours de certaines femmes comme l'épouse de Dutroux par exemple, une femme peut parfaitement ignorer la perversion dont elle peut être l'objet. Le roman de Pauline Réage *Histoire d'O* témoigne bien de cette dynamique et ses conséquences qui peuvent être terribles.

Ce parcours du sujet dans son rapport à la lettre et au signifiant va vous permettre de saisir ce qui est en jeu dans la névrose. La névrose se définit dans sa façon dont elle répond à ce ratage de ce qui serait la satisfaction pleine et entière de l'objet, au trou dans la langue, au fait que chaque fois que l'on parle, que l'on désire, on se heurte à un Réel, à un point de butée : c'est la condition humaine, faire avec l'impossible, avec la castration, avec le non-rapport. Le névrosé, cet impossible il veut en faire l'économie, il veut éviter ce Réel, mais pour cela il met son désir en berne. Le névrosé supporte de fausses castrations, des castrations imaginaires dont il se plaint, mais ne consent pas à la castration symbolique à l'œuvre dans un désir. La névrose, c'est une façon de revenir sans cesse sur ce point où l'Autre a fait défaut, est castré, de répéter ce défaut de la lettre, d'être attaché à cette frustration, il y est d'autant plus attaché qu'il s'attribue ce défaut. « Si la castration n'a pas lieu dans l'inconscient, c'est sur le phallus que va se porter la question, un phallus dont le sujet ne peut pas s'autoriser ni d'un versant, ni de l'autre, il n'est pas symbolisé, il va donc avoir affaire à un phallus imaginaire, - φ [...], le désir de la mère n'est pas éliminé, du même coup, l'efficace du Nom-du-Père, avec sa charge de devoirs, mais aussi d'autorisation, de permissions n'a pas pu se transmettre [...], à partir de cette catastrophe, toutes les voies vont être possibles : vers une névrose obsessionnelle, une hystérie ou une perversion<sup>18</sup> ». Le névrosé a donc eu à faire à un Nom-du-Père dans sa structure, mais le deuxième temps de l'opération du Nom-du-Père n'a pas pris ses effets, c'est à dire qu'il n'est pas entériné par le sujet. Il ne peut alors pas entrer dans la fonction phallique, ou alors par contingence.

Le névrosé est adepte d'une religion privée, celle du grand Autre, mais d'un Autre particulier puisqu'il est humanisé, c'est l'Autre primordial auquel le névrosé a à faire, « celui que vous avez chéri depuis votre plus jeune âge, chéri ou détesté, auquel vous avez suspendus tous vos espoirs, vos espoirs de satisfaction<sup>19</sup> », position dans l'attente, dans l'espoir, dans l'illusion que la satisfaction pulsionnelle pourrait avoir lieu, c'est  $\$ \diamond D$  qui est sur le devant de la scène plutôt que  $\$ \diamond a$ , demande du désir de l'Autre dans l'hystérie ou demande de la demande de l'Autre dans la névrose obsessionnelle, « Oh le beau caca que tu as fait, tu es un bon petit garçon » et cela toute une vie. Evidemment, cette jouissance met le névrosé obsessionnel dans les plus grandes difficultés dans son rapport au désir, tel ce patient dont de nombreux rêves sont ordonnés autour d'une trame identique : il conduit un véhicule (avion, auto, moto, bateau...) mais rencontre un obstacle sur son chemin, voilà une très belle illustration du désir comme impossible, l'obstacle c'est ce qui maintient à distance de son désir, en le remettant toujours à plus tard et parfois à jamais, l'obsessionnel est un Tantale nous dit Lacan.

Derrière le terme freudien de « névrose de dépendance, ce qui a été caché, ce qui est voilé derrière cette formule, [...] c'est le fait fondamental de la demande avec ses effets imprimants, comprimants, opprimants sur le sujet<sup>20</sup> », dans la demande, peut-on dire, c'est toujours un enfant qui parle.

Chez le pervers c'est différent, ce qu'il vise ce n'est pas le désir de l'Autre, ce qu'il vise c'est le phallus, pas sa métonymie, mais directement le phallus et comme le phallus c'est un signifiant, le pervers cherche un phallus positif, un fétiche<sup>21</sup>, le pervers n'est pas dans le désir et le désir de l'Autre il s'en moque et cela l'amène des fois au tribunal. Le névrosé, lui, est soumis au désir ou à la demande de l'Autre.

Cette figure de l'Autre primordial a des effets néantisant sur le sujet, et contamine aussi l'ensemble de sa vie relationnelle puisque cette figure de la demande, demande de la lettre manquante, il va la retrouver partout, et même lorsqu'il n'y a rien, il l'invente. « La névrose, c'est une forme d'obscurité. Le névrosé vit dans un brouillard permanent, dans une obscurité provoquée par une confusion, une confusion de structure puisque dans la névrose, impossible de savoir lorsqu'on parle, si l'on s'adresse au petit autre ou au grand Autre<sup>22</sup> ».

Un homme peut mener une existence hors du primat phallique, se marier, faire des enfants, avoir une profession mais lorsqu'il vient vous voir, vous entendez que ce parcours ce n'est pas à partir de son désir qu'il

<sup>17</sup> Voir à ce sujet le séminaire de J. Lacan *Les formations de l'inconscient*, séance du 12/2/58

<sup>18</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, conférence sur la phobie, le Trimestre Psychanalytique, 1983

<sup>19</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Le désir, en sa situation paradoxale*, séance du 8/1/97

<sup>20</sup> Jacques Lacan, *Le désir et son interprétation*, séance du 7/1/59

<sup>21</sup> Le fétiche relève du registre symbolique, pas imaginaire, voir à ce sujet le texte de Freud sur un cas de fétichisme « le fétichisme » in *Abbrégé de psychanalyse*, le « Glanz » sur le nez c'est un signifiant.

<sup>22</sup> Gérard Amiel, séminaire du 27/11/09 inédit

l'a fait, c'est à dire à partir d'une place symbolique, mais à partir des sollicitations diverses, des demandes de l'autre, sur une prévalence imaginaire, c'est ce qu'on appelle la position passivée de l'homme, « si tu veux, tu m'appelles », position dans l'attente, attente de la demande, dont les femmes peuvent se plaindre, à juste raison, qui témoigne du caractère non assumé de la sexualité, c'est à dire un échec du Nom-du-Père.

Le père du névrosé, et surtout chez le fils, c'est celui qui est l'objet d'un affrontement inconscient qui ferme son horizon d'homme dans le désir, « la névrose est la fuite devant le désir du père auquel le sujet substitue sa demande [...], dans une analyse, même devant le plus grand salopard, il y a lieu d'imposer le respect de ce père, puisque ce n'est que par cette opération qu'il y a quelques chances de sortir de la névrose<sup>23</sup> ».

Je vous ai dit tout à l'heure que la contingence c'était un des moyens pour le névrosé pour se soutenir d'une fonction phallique, la contingence c'est un Nom-du-Père qu'il va aller chercher ailleurs, il peut la trouver dans ses séances avec un analyste, dès le début, c'est ce que Gérard Amiel appelle « un Nom-du-Père transitoire<sup>24</sup> », mais aussi chez une femme par exemple, ou chez un homme ; l'épidémie homosexuelle en est une belle illustration moderne : à chaque fois que j'ai rencontré des hommes hétérosexuels qui basculaient dans l'homosexualité c'est parce qu'ils allaient chercher chez un autre homme le défaut phallique dans leur *conjungo*, ce n'est pas une homosexualité perverse dans ce cas. L'homosexualité est aujourd'hui, ce que la prostitution était aux siècles passés<sup>25</sup> : une façon d'aller chercher le phallus.

Jean-Pierre Lebrun évoquait récemment qu'aujourd'hui le social permet moins cette contingence qu'autrefois, du fait de cette récusation de la dimension phallique dans le social, cette récusation vous la voyez bien par exemple dans notre façon de contester toute figure d'autorité. L'autorité c'est pouvoir prendre une décision face à deux forces antagonistes, décision qui obligatoirement laissera du trou (aucun des deux camps ne pouvant être entièrement satisfait), mais trou qu'il assumera. On relèvera que cette position du côté du phallus symbolique semble aujourd'hui beaucoup plus éprouvante, tant dans le familial (les papas cool ou le « demande à ta mère »), le social, que dans l'institutionnel, éprouvante ou récusée, le discours de la science (qui élude la question de l'impossible) étant certainement déterminant dans cette dynamique.

Celui qui vient en analyse peut attendre un certain allègement de ses symptômes, mais la finalité d'une cure ce n'est pas sur le versant de la thérapeutique qu'elle se situe, l'enjeu d'une cure c'est de permettre à un sujet d'être à une place d'homme ou de femme au regard de la jouissance phallique, autrement dit de désirer en tant qu'homme ou en tant que femme. Cette problématique-là, vous la trouvez tout au long des *Études sur l'hystérie*, que Jean-Paul Hiltenbrand résume de la façon suivante : « de ma condition de femme, est-il permis de désirer un homme ?<sup>26</sup> ». A la place qu'il occupe, l'analyste va permettre que ce qui avait échoué dans un premier parcours puisse advenir dans une nouvelle reprise, « le psychanalyste a une éthique qui est réglée selon l'ordre du désir du sujet pour lui permettre de retrouver ce désir justement qui a été chahuté dans l'antériorité<sup>27</sup> ».

« *Wo es war, soll ich werden* » nous disait Freud, ce que Lacan traduira d'un « là ou c'était, c'est-à-dire où, à l'instant d'avant, quelque chose était, qui était le désir inconscient, là je dois me désigner, là je dois être »<sup>28</sup>, l'analyse, permet cette conversion d'un être jouisseur en un sujet qui a accès à l'ordre de son désir « dépoussiéré de ses empêchements, débarrassé de ses soucis<sup>29</sup> ».

Ce que l'analyse peut donc produire, ce n'est pas une désaliénation du rapport à l'Autre puisqu'il est constitutif de notre subjectivité, mais plutôt une désobjectivation de l'Autre, ce qui aliène le névrosé c'est qu'il prête à l'Autre une intentionnalité, il l'humanise et se met en position masochiste. Le trajet de la cure doit lui permettre de sortir de la religion du grand Autre, qui tient son pouvoir d'être porteur de l'objet, qui lui donne son âme, son pouvoir, sortir de cela pour en faire un Autre purement symbolique, l'Autre n'attend rien de

---

<sup>23</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Aliénation et désir de l'Autre*, opus cité, séance du 11/1/12

<sup>24</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Statut et fonction des identifications*, séance du 16/10/09, ALI Rhône Alpes

<sup>25</sup> « Ce que le sujet va chercher chez les prostituées en cette occasion, n'est rien d'autre que ce que l'Antiquité romaine nous montrait bel et bien sculpté et représenté à la porte des bordels - c'est à savoir le phallus -, le phallus en tant qu'il est ce qui habite la prostituée [...] le phallus de tous les autres hommes, c'est le phallus comme tel, le phallus anonyme. » Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient*, séance du 16/4/58

<sup>26</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Métaphore et vérité*, séance du 18/11/98, inédit, mais aussi *Encore, qu'en est-il aujourd'hui ?*, séance du 14/5/2008 opus cité

<sup>27</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Aliénation et désir de l'Autre*, séance du 13/6/12, opus cité

<sup>28</sup> Jacques Lacan, *Le désir et son interprétation*, leçon du 20/5/59

<sup>29</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Statut et fonction des identifications*, séance du 6/1/2010, opus cité

moi, ce n'est plus un Autre absolu, détenteur de l'objet, dont je serai le serviteur, mais l'Autre barré de la structure du langage,  $S(\bar{A})$ , désincarné, un lieu, tout simplement.

Ce qu'une cure doit donc produire c'est de la castration ; mais cette castration à laquelle il n'avait pas consenti et qui l'a conduit dans les embarras de la demande infinie, va-t-il y consentir ? L'analyse va-t-elle faire acte pour lui ? « Une analyse, cela ne consiste pas à attendre que la vérité vous vienne du ciel. C'est de vous arranger pour que cette vérité vous l'acquériez progressivement dans votre propre main, quitte à ce que cette vérité ne soit pas très agréable<sup>30</sup> », la réinscription du Nom-du-Père ne peut se faire que par le biais du désir du sujet, l'analyste ne peut pas faire ce travail à la place de son patient.

Mais dans ce cas, la demande disparaît-elle ? L'erreur, ce serait que vous pensiez que la demande ce n'est pas bien, comme les analystes lacaniens ont pu durant une époque critiquer l'Imaginaire, il ne s'agit pas de ça. Un sujet qui serait parvenu à ce terme n'est-il plus dans la demande ? Il peut bien sûr formuler des demandes mais qui n'auront plus ce statut du « tout de la demande », autrement dit la lettre aura perdu son autorité, son caractère sacré, « c'est à dire qu'on ne va plus faire comme Saint-Thomas, à chercher la lettre sacrée à chaque pas<sup>31</sup> ».

Vous avez là une différence radicale entre l'objet de la psychanalyse freudienne et lacanienne, pour Freud c'était le phallus et il s'est buté sur le roc de la castration, pour Lacan c'est l'objet  $a$  assumé, parce que c'est lui qui permet la verticalisation du sujet, « nous ne sommes pas psychanalystes, mais fonction de petit  $a$  !<sup>32</sup> » dit Jean-Paul Hiltenbrand.

Pour ne pas rester un bavardage sans fin mais pouvoir faire acte, pour qu'il y ait un avant et un après d'une cure, il faut la rencontre de deux désirs, celui du patient et celui de l'analyste, « il ne saurait y avoir de psychanalyse sans que l'analyste se manifeste fermement de son désir, car vous savez que le désir du sujet ne peut advenir qu'à partir du désir de l'Autre<sup>33</sup> ». Le désir de l'analyste ce n'est pas « la neutralité bienveillante » mais désir que l'analyse ait lieu, d'ailleurs, nous dit Lacan « le transfert, c'est le désir du patient mais dans sa rencontre avec le désir de l'analyste ». Le désir de l'analyste découle de sa propre traversé, du savoir inconscient qui a pu se dégager mais aussi qu'il ait pu accepter la faille dans le savoir « c'est pour cela que sont faits les contrôles : en quelques sorte pour s'assurer non pas qu'on est au point juste, mais pour s'assurer là où à lieu l'amputation de notre savoir, puisque cette amputation est la condition du désir de l'analyste<sup>34</sup> ».

A l'issue de ce parcours, est ce que le sujet s'en portera mieux ? Plus léger certainement, moins encombrés des chicanes du ressentiment que l'A(a)utre n'a pas été à la hauteur de ses demandes c'est sûr, mais avec une responsabilité supplémentaire, celle d'avoir à soutenir son désir, avec les difficultés que cela entraîne parce que le désir c'est le contraire du confort mais aussi parce que le désir ne vise pas toujours le Bien du sujet, il y a des désirs qui peuvent amener le sujet dans les pires difficultés. L'autre difficulté dans ce rapport au désir, c'est que par définition, le désir c'est ce qui divise, parce que lorsque je désire, c'est du côté de l'Autre inconscient que je désire, je cavale mais je ne sais pas ce qui me fait cavalier, cela s'impose et me divise, le désir n'est pas du côté du principe de plaisir. La formule de Lacan « ne pas céder sur son désir » fait référence à cela, de privilégier le désir plutôt que la jouissance mais aussi faire avec cette division, ne pas céder face à cette division. Je crois aussi que cette formule implique un autre point capital, c'est que la castration n'est pas acquise une bonne fois pour toute, qu'à chaque événement important d'une existence, il y a à prendre la mesure de cet impossible pour parvenir à soutenir ce manque qui est le moteur du désir<sup>35</sup>. « Le Nom-du-Père c'est à chaque instant que vous le faites fonctionner ou pas<sup>36</sup> », « chaque désir mis en acte réveille cette relation au Nom-du-Père [...], lorsque quelqu'un a à prendre ses responsabilités, à assumer l'affrontement lié à son désir, c'est ce Nom-du-Père qu'il révèle dans l'inconscient<sup>37</sup> ».

<sup>30</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Constitution de l'objet*, séance du 19/1/94, inédit

<sup>31</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Constitution de l'objet*, séance du 15/12/93, inédit

<sup>32</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Statut et fonction des identifications* séance du 24/3/10, opus cité

<sup>33</sup> Gérard Amiel, *Transfert et amour*, conférence initiation à la clinique, Grenoble 17/11/2011, inédit

<sup>34</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Aliénation et désir de l'Autre*, séance du 13/6/12, opus cité

<sup>35</sup> Voir à ce sujet Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Encore, qu'en est-il aujourd'hui ?*, séance du 19/12/2007, opus cité

<sup>36</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, idem, séance du 2/7/08

<sup>37</sup> Jean-Paul Hiltenbrand, séminaire *Clinique du réel*, séance du 29/5/96, ALI Rhône Alpes

Dans un séminaire récent, Gérard Amiel explicite très précisément les choses : « Le trou implique que chaque individu venu au monde devra retrouver et tirer la leçon des conséquences de ce défaut fondamental qui l'habite et malheureusement sans pouvoir profiter de l'expérience de ses aînés, car ce défaut inscrit au cœur de ses signifiants par la lettre, est quelque chose de tout à fait singulier, radicalement singulier et il faudra qu'il le reconnaisse pour lui même afin de pouvoir vivre et exister<sup>38</sup> ».

L'analyste n'a pas de réponse toute faite, la psychanalyse n'est pas une religion ni du prêt-à-porter, elle ne guérit pas de la douleur d'exister, peut être pourrait-on dire qu'elle permet au sujet de repérer que le fait que ça ne va jamais, qu'il y a toujours du trou, de l'incomplétude, ce symptôme là, est propre à notre condition d'être parlant, à la structure, et pas à un défaut de son être, ce trou, c'est lui qui est la condition de notre désir, « le propre de l'existence humaine, c'est de désirer et de désirer en vain<sup>39</sup> ».

---

<sup>38</sup> Gérard Amiel, séminaire *Nouages, dénouages, renouage*, séance du 15/12/2011 inédit

<sup>39</sup> Charles Melman, *D'ou organisons nous notre identité ?*, actes du colloque *Quête d'identité et relation d'altérité*, Ali 2006, P. 138